

Des femmes
remarquables

Barbara Pym

Des femmes remarquables

*Traduit de l'anglais
par Sabine Porte*



Titre original : Excellent Women
publié par Jonathan Cage

- © Barbara Pym, 1952. Tous droits réservés.
- © Julliard, 1990, pour la traduction française.
- © Belfond, un département de Place des éditeurs, 2017.
- © À vue d'œil, 2017, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0122-8

À vue d'œil
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.avuedoeil.fr
www.facebook.com/editionsavuedoeil

— Ah vous, les femmes ! Toujours à l'affût de la moindre nouveauté !

La voix était celle de Mr Mallett, l'un de nos bedeaux, et ses accents espiègles me firent tressaillir de honte, comme s'il ne m'était pas permis d'être surprise sur le pas de ma propre porte.

— De nouveaux locataires qui emménagent ? La présence d'un camion de déménagement semblerait le suggérer, poursuivit-il avec emphase. Vous devez bien être au courant ?

— Ma foi, c'est assez naturel, protestai-je, vaguement embarrassée de cette présomption. C'est un genre de choses difficile à ignorer.

Une femme célibataire d'une trentaine d'années, vivant seule et sans attaches apparentes, ne saurait sans doute s'étonner de se voir mêlée de gré ou de force aux affaires d'autrui. S'il s'avère en outre qu'elle est fille de pasteur, on serait sinon en droit de penser que son cas est désespéré.

— Enfin, *tempus fugit*, comme dit le poète, lança Mr Mallett en s'éloignant à pas pressés.

Il me fallait bien l'admettre, mais je ne m'en attardai pas moins dans les parages, suffisamment pour voir les déménageurs déposer sur le trottoir une paire de chaises ; et tandis que je regagnais mon appartement, j'entendis, plus bas, résonner dans les pièces vides les pas de quelqu'un qui arpentait le parquet nu pour décider de l'emplacement de chaque meuble.

Ce devait être Mrs Napier, me dis-je, car j'avais aperçu une lettre adressée à ce nom et qui lui était parvenue avant son arrivée. Mais à présent que la destinataire s'était matérialisée, un instinct pervers m'ôtait tout désir de la rencontrer, et je m'empressai donc de regagner mes appartements pour nettoyer ma cuisine de fond en comble.

Je fis sa connaissance près des poubelles, plus tard dans l'après-midi. Communes à tous les locataires, elles se trouvaient au sous-sol. Le rez-de-chaussée était occupé par des bureaux au-dessus desquels se trouvaient les deux appartements qui n'étaient pas indépendants à proprement parler et manquaient de tout le

confort moderne. « Je dois partager une salle de bains », avais-je souvent confessé en un murmure humble, comme si j'avais personnellement été jugée indigne d'une salle de bains particulière.

J'étais courbée au-dessus des poubelles, occupée à racler les quelques feuilles de thé et pelures de pommes de terre qui tapissaient le fond de mon seau. Cela m'embarrassait de lier connaissance en de telles circonstances. Il avait été dans mes intentions d'inviter un soir Mrs Napier à venir prendre le café. C'eût été une charmante et fort courtoise réunion, en l'honneur de laquelle j'aurais sorti mon plus beau service et disposé des biscuits sur un plat d'argent. Et voilà que je me tenais là, l'air gauche, affublée de mes plus vieux vêtements, les mains encombrées d'un seau et d'une corbeille à papier.

Mrs Napier prit la parole.

— Vous devez être miss Lathbury, lança-t-elle avec brusquerie. J'ai vu votre nom en face d'une sonnette.

— Oui, j'habite l'appartement au-dessus du vôtre. J'espère que vous vous installez

confortablement. Quelle affaire de déménager, n'est-ce pas ? C'est si long de tout mettre en ordre. On finit toujours par perdre quelque chose d'essentiel, une théière ou une poêle à frire...

Je déversais un flot de platitudes avec une aisance que je dois peut-être à mon expérience paroissiale qui me permet de faire face à la plupart des situations quotidiennes, voire des événements majeurs de la vie : naissance, mariage, mort, vente de charité réussie, réception de plein air gâchée par le mauvais temps... « Mildred est un tel secours pour son père », avait-on coutume de dire après la mort de ma mère.

— Ce sera agréable d'avoir quelqu'un d'autre dans la maison, hasardai-je, car la dernière année de la guerre, mon ami Dora Caldicote et moi-même en fûmes les uniques occupantes et je suis seule depuis que Dora, le mois dernier, est allée occuper un poste d'enseignante à la campagne.

— Oh, vous savez, je ne pense pas être là très souvent, s'empressa de préciser Mrs Napier.

— Oh ! non, protestai-je avec un mouvement de recul. Moi non plus.

À vrai dire, j'étais très souvent là, mais je comprenais sa réticence à prendre le moindre engagement qui pût constituer par la suite une gêne ou une entrave. Il était fort improbable, au vu tout du moins du couple que nous formions, que nous puissions un jour devenir amies. C'était une jolie blonde, gaiement vêtue d'un pantalon de velours côtelé et d'un tricot de couleur vive, alors que j'étais effacée et d'un physique ingrat qui plus est, qualités mises en valeur, si l'on peut dire, par un informe pardessus et une vieille jupe moutarde. Je m'empresse d'ajouter que je n'ai rien d'une Jane Eyre, personnage à qui je ne me suis d'ailleurs jamais identifiée et sans lequel tant de femmes quelconques n'auraient jamais osé se raconter.

— Mon mari rentre bientôt de traversée, m'annonça Mrs Napier d'un ton où perçait la menace. J'arrange juste l'appartement pour son arrivée.

J'en vins à m'interroger sur les raisons qui pouvaient inciter un officier de marine et sa femme à s'installer dans ce quartier miteux

de Londres situé à l'évidence du « mauvais » côté de Victoria Station, aux antipodes de Belgravia, et qui, s'il m'inspirait un attachement sentimental, n'attirait guère les femmes du genre de Mrs Napier.

— J'imagine qu'il est toujours aussi difficile de trouver un appartement, poursuivis-je, mue par la curiosité. Je suis ici depuis deux ans, et c'était beaucoup plus facile à l'époque.

— Oui, j'ai eu un mal fou et ce n'est pas vraiment ce que nous voulions. L'idée de partager une salle de bains ne me dit rien qui vaille, me lança-t-elle sans ménagement. Et je ne sais ce que Rockingham va en penser.

Je saisis le nom comme s'il se fût agi d'un bijou précieux gisant au fond de la poubelle. Mr Napier était baptisé Rockingham ! Sûr que le porteur d'un tel prénom allait détester partager une salle de bains !

Je m'empressai de m'excuser.

— Je suis toujours très pressée le matin, et le dimanche, je me lève habituellement de bonne heure pour aller à l'église, ajoutai-je.

Elle esquissa un sourire puis éprouva le besoin de préciser qu'elle ne se sentait guère concernée par les pratiques religieuses.

Je ne sus pas saisir l'occasion de « glisser un mot » en ce sens, selon les bons préceptes de notre révérend, tandis que nous gravissions en silence les marches, poubelles et corbeilles à la main. Nous étions parvenues à son appartement, et, à ma grande surprise, elle me convia à prendre le thé avec elle.

Je ne sais si les vieilles filles font preuve de plus d'indiscrétion que les femmes mariées, quoique à mon sens on leur prête ce trait en raison du vide de leur existence ; toujours est-il que je ne pouvais guère avouer à Mrs Napier qu'au cours de l'après-midi, je m'étais arrangée pour balayer mon escalier afin de pouvoir épier le déchargement de ses meubles à travers les balustres. J'avais alors remarqué qu'elle avait quelques belles pièces : un secrétaire en noyer, une commode de chêne sculpté, un ensemble de chaises Chippendale, et lorsque je la suivis dans le salon, je m'aperçus qu'elle possédait également d'intéressants bibelots, des presse-papiers et des boules de neige de l'époque

victorienne, fort semblables à ceux qui ornaient le marbre de ma propre cheminée.

— Ils appartiennent à Rockingham, expliqua-t-elle quand j'exprimai mon admiration. Il fait collection d'antiquités victoriennes.

— Je n'ai guère eu besoin d'en faire collection, observai-je. J'ai vécu dans un presbytère qui regorgeait de tels bibelots. Il n'a pas été facile de décider de ce qu'il fallait conserver ou vendre.

— Je suppose que c'était un grand presbytère de campagne, inconfortable, avec des couloirs de pierre, des lampes à huile et des pièces à ne savoir qu'en faire, déclara-t-elle soudain. On éprouve parfois la nostalgie de ce genre d'endroits. Mais je détesterais tellement y habiter !

— Oui, c'était tout à fait cela, répondis-je. Mais c'était très agréable. Il m'arrive de me sentir très à l'étroit ici.

— Pourtant, vous devez avoir plus de pièces que nous ?

— Oui, et puis j'ai un grenier, mais les pièces sont relativement petites.

— Sans compter la salle de bains à partager, murmura-t-elle.

— Les premiers chrétiens partageaient toutes choses, lui rappelai-je. Estimons-nous heureux d'avoir chacune notre cuisine.

— Encore une chance ! Vous ne supporteriez pas de cohabiter dans une cuisine avec moi. Je suis une véritable souillon, m'assura-t-elle avec une pointe de fierté dans la voix.

Pendant qu'elle faisait le thé, je m'employai à examiner les livres entassés par terre. La plupart d'entre eux semblaient posséder un obscur caractère scientifique, et il y avait une pile de revues à couverture verte qui portaient le titre passablement austère et déconcertant de *L'Homme*. Je me demandai de quoi il pouvait bien être question.

— J'espère que cela ne vous fait rien de boire votre thé dans un bol, fit-elle en apportant le plateau. Je vous avais bien dit que j'étais une souillon.

— Bien sûr que non, répondis-je comme il se doit tout en songeant que cela déplairait fort à Rockingham.

— La plupart du temps, quand nous sommes ensemble, c'est Rockingham qui fait la cuisine,

expliqua-t-elle. Je suis vraiment trop occupée pour m'en charger.

Était-il concevable qu'une épouse fût si occupée qu'elle ne pût faire la cuisine pour son mari ? Au comble de l'étonnement, je pris une épaisse tartine de confiture sur le plat qui m'était offert. Mais peut-être Rockingham, avec son penchant pour les antiquités victoriennes, aimait-il également cuisiner, car j'avais observé que les hommes ne font généralement rien qui n'ait l'heur de leur plaire.

— Je suppose qu'il a appris à faire la cuisine dans la marine ? avançai-je.

— Oh ! non, il a toujours été bon cuisinier. À vrai dire, la marine ne lui a rien appris, soupira-t-elle. Il a été l'officier d'ordonnance d'un amiral en Italie et a vécu ces dix-huit derniers mois dans une villa de luxe avec vue sur la Méditerranée, alors que je peinais sur les pistes d'Afrique.

— D'Afrique ? répétai-je, ébahie.

Se pouvait-il donc qu'elle fût missionnaire ? Cela me semblait fort improbable, et je me rappelai subitement qu'elle m'avait assuré ne jamais aller à l'église.